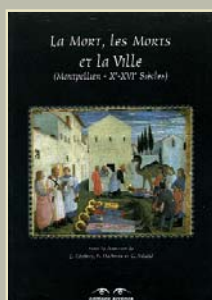


La mort, ce grand chantier

Cet ouvrage est la synthèse de travaux menés à la suite d'une fouille archéologique réalisée en 1997 à Montpellier sur l'ancien cimetière Saints-Côme-et-Damien, un site jusqu'ici oublié, mais qui accueillait pourtant jusqu'au ^{xviii}e les dépouilles de milliers de montpelliérains. Jamais un grand cimetière urbain n'avait été étudié avec autant de moyens en France. Les conclusions de l'équipe pluridisciplinaire qui a effectué ce travail sont passionnantes.



La mort, les morts et la ville

Saints-Côme-et-Damien,
Montpellier
^{x^e}-^{xvi^e} siècles

Sous la direction
de E. Crubezy,
S. Duchesne et C. Arlaud
Éditions Errance,
448 pages, nombreuses
illustrations, 2006, 40 €

La création du cimetière, alors *extra-muros*, est contemporaine de la fondation de Montpellier à la fin du ^xe siècle (l'occupation des lieux est, elle, beaucoup plus ancienne). La ville, malgré sa jeunesse par rapport à des cités telles que Marseille ou Barcelone, devint en moins de trois siècles une des plus importantes métropoles commerciales de la Méditerranée occidentale. Son développement rapide s'accompagna d'un important essor démographique alimenté par l'exode rural des campagnes voisines.

L'accroissement de la population s'accompagna naturellement de celui des décès, particulièrement au ^{xiv}e siècle lors de la grande épidémie de peste qui ravagea l'Europe. Les fouilles ont révélé à partir du ^{ix}e siècle plusieurs états successifs du cimetière montrant d'incessants remaniements et l'imbrication de nombreuses sépultures, fosses communes, caveaux, charniers... Montpellier possédait des reliques de saint Côme, saint patron, avec

son frère jumeau Damien, des barbiers et des chirurgiens. Ces derniers, deux fois par an, transportaient lors d'une procession solennelle les précieuses reliques jusqu'à l'église du cimetière, ce qui contribua peut-être au fait que de nombreux montpelliérains le choisirent comme lieu de sépulture. Durant les guerres de religion, l'église fut détruite, puis le cimetière progressivement abandonné, et oublié.

L'analyse paléopathologique des squelettes a montré que le développement de la vie urbaine au Moyen Âge n'a pas, au moins à ses débuts, entraîné une évolution de la pathologie vers des maladies favorisées par l'urbanisme et la promiscuité telles que la tuberculose. En revanche, l'analyse génétique de la population inhumée suggère un appauvrissement de sa diversité génétique après la grande peste, épidémie dont la réalité a pu être attestée par la mise en évidence de fragments d'ADN de *Yersinia pestis* sur plusieurs squelettes.

Une culture urbaine de la mort

Mais les multiples remaniements qui ont affecté le cimetière montrent aussi qu'il existe deux attitudes distinctes face aux morts. La première est contemporaine de la mort du sujet et du deuil de ses proches : c'est celle que nous connaissons bien, avec les cérémonies d'enterrement et la construction des monuments funéraires.

La seconde, qui est beaucoup plus tabou, concerne le devenir des restes humains lorsque plus personne ne peut les identifier ou ne vient les honorer. Les fossoyeurs, qui doivent s'assurer que des espaces sont toujours disponibles dans le cimetière pour les nouveaux morts, ouvrent les tombes abandonnées, collectent les ossements, creusent des fosses communes, en vident d'autres, opèrent des regroupements de squelettes, transfèrent les corps non entièrement décomposés dans des « pourrissoirs », brisent et réduisent les os pour diminuer leur encombrement... des pratiques qui cho-

quent la sensibilité des vivants et qu'on imagine, de tous temps, très discrètes. Cette gestion des restes humains que les auteurs qualifient de « *déshumanisés* », c'est-à-dire de ceux dont on a finalement perdu l'histoire personnelle, apparaît dans les fouilles montpelliéraines très proche de celle qui se pratique de nos jours dans les grands cimetières urbains. Il y a, à cet égard, moins d'opposition entre les pratiques du passé et celles du présent qu'entre, à la même époque, celles de la ville et de la campagne où la configuration du cimetière est très stable dans le temps et où les difficultés liées à la surpopulation n'existent pas.

Cette continuité des pratiques funéraires est, pour les auteurs de l'ouvrage, un des résultats les plus surprenants des fouilles entreprises. Il relativise beaucoup l'idée qu'à partir du siècle des lumières une certaine indifférence s'est installée vis-à-vis des morts (au moins de ceux qu'on ne connaissait pas) au profit d'un culte abstrait des défunts. En réalité, cette apparente indifférence semble bien ancienne et pourrait même être un trait distinctif de la civilisation urbaine, moins fondé par un « rejet » des morts que par des considérations d'hygiène* et une gestion prosaïque de l'espace restreint des lieux d'inhumation.

J.D.

* Ainsi, la destruction des cimetières *intra-muros* de Paris à la veille de la Révolution et le transfert de milliers de squelettes dans les souterrains de la ville.

Prochain numéro **LA REVUE DU PRATICIEN**

→ INFECTIONS AIGÜES DES VOIES RESPIRATOIRES HAUTES DE L'ENFANT